

# Charles Melman, Conclusions

Séminaire d'été 2016 – samedi 27 août.

## Charles Melman, Conclusions.

Bon, alors nous avons eu la chance d'avoir des journées festives et nous pouvons en remercier nos amis, nos collègues qui les ont organisées ; et donc nommément célébrer l'intelligence tranquille et active de notre président, le soutien qu'il a de nos vice-présidents, d'Angela Jesuino et puis de Jean-Paul Beaumont ; et puis évidemment tous ceux qui ont contribué de façon qui a toujours retenu l'attention. Je ne vais pas bien sûr les nommer tous, mais je nommerai quand même Pierre-Christophe Cathelineau qui a tout du long tenu le ton et la barre.

La question... Je dois vous dire aussi, comme ça, ça justifiera peut-être ma façon de vous parler, c'est que de façon absolument exceptionnelle pour moi, ces journées m'ont valu une nuit blanche, vraisemblablement animé par le souci de ce que j'allais pouvoir vous apporter pour que nous avancions dans ce qui a si bien démarré aujourd'hui.

Je dois vous dire également que **Les Écrits techniques**, le séminaire sur **Les Écrits techniques**, me pose quelques problèmes, et qui font que je n'ai pas pour ce séminaire un appétit exceptionnel. Pour des raisons simples qui tiennent d'abord à ce qui est de façon si manifeste, le caractère pathétique de l'appel fait par Lacan à ses élèves qui interviennent au cours de ce séminaire et que je dois dire j'ai connus évidemment, je les ai tous connus. Appel pathétique pour que dans son cheminement lui vienne une réponse des interventions de ce lieu privilégié qui est le lieu Autre, autrement dit qu'il n'avance pas tout seul. Il en fait d'ailleurs la remarque dans le **Moment de conclure**, sur le fait que travailler à deux comme le faisaient Soury et Thomé, ce n'est pas la même chose qu'avancer tout seul, c'est-à-dire cette nécessité pour avancer d'avoir un écho, un renvoi, une contribution, une opposition qui vienne de l'Autre, et de telle sorte que, comme il le dit dès le départ, il ne se pose pas comme maître enseignant, c'est-à-dire celui qui serait dépositaire du savoir préinscrit, mais il se présente plutôt comme le maître zen, c'est-à-dire celui qui entend favoriser la progression des élèves avec lui et à cause de lui, et de telle sorte qu'au moment ultime puisse se dégager une réponse qui ne soit pas la réponse d'un maître, mais qui soit la réponse collectivement, non pas seulement acceptée, mais collectivement construite. C'est d'une certaine manière un aspect qui se pose également pour nous, la question de savoir quel est pour nous le moyen terme, ce qui nous lie. Quel est-il ? Est-ce que c'est Lacan ? Si c'est Lacan, si c'est notre **au-moins-un**, il est bien évident du même coup que nous allons produire le discours du Maître par référence et par respect pour notre inspirateur avec tout ce que cela implique et que je n'ai pas besoin de développer. En revanche, nous pouvons, comme il le propose lui-même au cours de ce séminaire sur **Les Écrits techniques** à ses élèves... Je veux dire que le moyen terme pour nous c'est le Réel, c'est-à-dire ce qui ne répondra pas, c'est-à-dire un impossible. Un impossible dont je dois dire que le prix de la psychanalyse, c'est d'avoir reconnu qu'il est au centre de l'organisation psychique. Qu'il nous faut de l'impossible, que celui qui pour nous est supposé responsable de cet impossible, comme on le sait, nous l'aimons et donc du même coup nous le haïssons, du même coup ! Mais donc que ce soit pour nous ce Réel, cet impossible, en tant que quoi ? En tant que pour la première fois dans l'histoire de la pensée, et à l'exemple de ce qu'a fait Cantor en écrivant ce qu'il en est du nombre infini, de **l'aleph**, le Réel devient un élément majeur, central, de notre spéculation, non plus seulement le lieu de recel ordinaire des imaginations, des fantasmes, des persécutions, des fantômes, mais devient un élément qui contribue au calcul de ce qui devrait nous permettre d'avoir à l'égard des messages qui nous en parviennent, non pas la soumission aveugle et idiote qui est coutumière, mais que nous puissions avoir vis-à-vis de ces messages qui nous en viennent, du Réel, la division nécessaire qui nous permet de les entendre sans être définitivement agis et manipulés.

**Les Écrits techniques de Freud**, il est évident que Freud n'a jamais publié un tel rassemblement. C'est Lagache qui a fait ce rassemblement de textes de Freud dont on se demande d'ailleurs à quel titre un grand nombre d'entre eux peuvent être appelés écrits techniques. Ce n'est pas innocent ! Ce n'est pas innocent parce que ça suppose qu'il y aurait bien sûr des écrits théoriques et puis d'autres textes qui concerneraient plus exactement la pratique, la technique, c'est-à-dire la bonne pratique. C'est une division qui existe, cette division entre pratique (ou technique si vous voulez) et

théorie, qui existe depuis l'Antiquité. C'est connu. C'est la division la plus fallacieuse que la psychanalyse permet de relever. La plus fallacieuse parce que si définitivement cette division vient de ceci, c'est que pour pratiquer ce qui pour chacun est l'essentiel, c'est-à-dire son activité sexuelle, il n'a aucun besoin de théorie ni d'apprentissage, il se trouve qu'il le sait. Bien ou mal, mais en tout cas il en a la pratique dans les cas ordinaires. Seulement, ce qu'il ne sait pas dans le privilège accordé donc à la pratique, c'est que celle-ci est organisée par une formalisation dont la clé est seule capable de répondre au fait que cette pratique elle va toujours rater. Et donc qu'il n'y a pas moyen de vouloir aborder quelque pratique que ce soit sans avoir à l'esprit le problème de la formalisation qui bien entendu la régit.

L'autre point, c'est que ces collègues donc qui interviennent au cours de ce séminaire, j'ai connu Balint aussi bien que les autres, que Granoff, qu'Anzieu, que Pontalis... Le seul – c'est quand même un fait à retenir ! – le seul [adresse à Jean-Jacques Tyszler] qui s'avère honorable, c'est-à-dire intellectuellement honnête, il s'appelle Hyppolite, ce n'est pas un psychanalyste. Qu'est-ce que vous lisez ? C'est quand même un document extraordinaire ! Qu'est-ce que vous lisez dans ce que racontent ces autres collègues ? Vous lisez deux choses fondamentales : d'une part, bien évidemment, que ce qu'ils disent est organisé par leur transfert, transfert le plus souvent d'ailleurs, comme on dit pudiquement, négatif. Mais ça, peu importe ! Mais surtout que chacun justement parle à partir de ce savoir insu de lui-même et qui s'appelle son inconscient, et dont il s'agit bien entendu de fournir les conséquences dites théoriques qui s'imposeraient et qui seraient susceptibles de valoir pour tous.

Lorsque vous reprenez l'histoire de la psychanalyse, c'est-à-dire les textes publiés par tous ceux qui y ont contribué, vous voyez bien qu'au fond, ce qu'ils racontent, c'est quand même transparent ! Ce dont ils parlent, est-ce que c'est de leur expérience ? Est-ce que... je me permets même cette question que je trouve dramatique... Est-ce qu'on n'apprend jamais quelque chose de son expérience ou est-ce qu'on ne fait jamais qu'y appliquer et répéter ce que l'on croit savoir ? C'est le sort des psychanalystes, en tout cas depuis Freud, c'est que chacun y va bien entendu du développement de la structure qu'il estime la plus cohérente pour rendre compte de ce qui lui est familier et qu'il n'a aucune raison de ne pas estimer valoir universellement. Or chacun y va bien sûr de son pathétisme. Et je dois dire que dans ce séminaire, je le sais particulièrement, c'est que si personnellement, comme en outre j'ai bien entendu connu le devenir de chacun de ces contributeurs qui n'étaient pas du tout des gens idiots ! Pas du tout ! Pas du tout ! Ils étaient normaux ! Normaux, c'est-à-dire absurdes ! Absurdes, et il faut bien le dire pas toujours intellectuellement honnêtes. Et Lacan, alors lui, est-ce qu'il ne parle pas à partir de ce qui est son symptôme à lui ? Oui ! Et est-ce que son symptôme à lui peut prétendre soutenir, construire une théorie qui vaudrait pour tous ? Je vous ferai remarquer ceci : c'est que Lacan parle toujours de psychanalyse lacanienne ! Je n'ai jamais dit que ce qu'il apportait valait forcément universellement. Le seul point, c'est que cette psychanalyse lacanienne, elle est construite à partir de quoi ? Comme je l'ai évoqué tout à l'heure dans ce qui est de façon si frappante cet appel fait aux élèves pour qu'ils répondent, c'est la souffrance, que de l'Autre et d'un lieu qui ne serait pas celui propre à la révélation, mais néanmoins d'un lieu ouvert de l'Autre, qui ne devienne pas un écho, une contribution bienveillante dans la mesure où elle serait due à ceux qui cet Autre, l'occupent. D'une certaine façon, cette réponse bienveillante, vous le voyez on n'est pas loin de la question de savoir si le rapport sexuel est possible ou pas. Je veux dire si du côté de l'Autre ça va répondre de telle façon que quelque chose qu'on pourrait appeler non pas partition des partenaires, et éventuellement, et du même coup conflit entre eux, mais quelque chose qui serait effectivement contribution, collaboration, rencontre, autour de quoi ? C'est ce que je vais essayer dans un tout petit instant de préciser.

Les symptômes freudiens, là aussi ils sont freudiens, parce qu'il y a une symptomatologie, une clinique aussi bien psychiatrique que des manifestations, que des troubles névrotiques qui ne sont pas des symptômes freudiens. Les symptômes freudiens sont caractéristiques. Ce sont toujours les manquements dont souffre un sujet pour remplir la fonction sexuelle qui lui est assignée. C'est toujours ça. C'est ça le symptôme freudien. C'est que le bonhomme ou la gentille dame, eh bien elle n'est pas capable de tenir sa place, d'assumer la fonction, et que donc du même coup, sa jouissance se trouve déplacée, en général sur le symptôme justement lui-même. Le présenter comme ça nous souligne d'emblée que c'est une symptomatologie qui s'inscrit en droite ligne dans l'idéal soutenu par le rapport à ***l'au-moins-un*** phallique ou paternel, comme on voudra ! Et qu'en quelque sorte, le sujet manque à ses devoirs et c'est bien ce dont il peut souffrir évidemment. Car après tout, et comme on le sait par exemple pour l'obsessionnel, mais aussi bien pour l'hystérique, la jouissance du symptôme elle est quand même considérable. Et pourquoi après tout ne pas jouir de son symptôme et devoir, comme disait Freud, participer à la misère commune, autrement dit au ratage du rapport sexuel ? Mais ça veut donc dire que le symptôme freudien, si on tient compte donc qu'il est organisé dans le rapport à ***l'au-moins-un*** paternel ou phallique, le symptôme freudien, c'est le ***sinthome***. C'est celui que nous avons eu l'occasion d'étudier.

Mais là où Freud situe le symptôme comme étant l'impossibilité d'accomplir, je dirais, la jouissance sexuelle, ce que Lacan avance et change du même coup, c'est pour dire que le symptôme, il est dans la détermination de la jouissance sexuelle elle-même puisqu'elle est ratée. Et que c'est peut-être justement ce ratage qui rend si fréquente la névrose, c'est-à-dire le fait que de toute façon, c'est assurer une fonction qui en dehors de sa justification que je dirais morale, voire esthétique, n'est pas forcément autrement justifiée, si ce n'est aussi par donc le sentiment du devoir accompli.

Comment peut-on imaginer qu'un rapport sexuel serait possible par la référence à cette autorité qui fait qu'il y a de l'Un et de l'Autre, c'est-à-dire le discours ? Comment est-ce possible ? Ça n'est pas possible pour des raisons qui, on le perçoit tout de suite, sont d'ordre logique, puisque la seule façon de s'en tirer, c'est d'injecter du ***Un*** dans l'autre : « tu

es ma femme ». Mais du même coup, pour la dénaturer, c'est-à-dire pour la phalliciser, pour venir la faire entrer dans la communauté, dans l'ensemble de ceux qui seraient je dirais sexuellement reconnus.

Qu'est-ce qu'un homme ? Il est bien évident que dans cette dialectique, l'homme c'est le phallophore, c'est-à-dire remarquez-le quand même, celui qui est déterminé et dont le destin est fixé par l'anatomie comme le disait Freud ! Est-ce que c'est vrai que l'homme est le phallophore, c'est-à-dire finalement ce qui le ramène dans des équivalences qui appartiennent à l'espèce animale et qui, comme nous le savons, a en outre le petit inconvénient d'exclure de cette humanité la moitié ?

Et donc, la position de Lacan, celle qu'il adopte lorsqu'il développe sa psychanalyse lacanienne, c'est celle bien entendu de ce qui est sa souffrance, celle qui appartient à sa vie privée. Qu'il n'y ait pas de réponse congruente qui vienne de l'Autre pour faire que... je dirais peut-être, pour faire que quoi ? Pour faire quoi ? Mais aussi le fait que ce défaut, eh bien est également, comme Freud l'a souligné, ce qui fait le malaise social dont nous avons – c'est pas la peine de le reprendre – dont nous avons aujourd'hui les manifestations.

Le **Nom-du-père** c'est la seule instance dans l'Autre, **l'au-moins-un**, le nom de ce qui est donné à cette instance au-moins-une qui soit à la fois Réelle, Symbolique et Imaginaire. Dans cette configuration-là c'est la seule. De telle sorte que Réel, Symbolique et Imaginaire sont ses noms, comme le dit Lacan. C'est comme ça que vous pouvez appeler ! Et du même coup, et ce sera tout le développement du nœud et de la topologie, c'est-à-dire du même coup vous pouvez, une fois que vous vous en êtes servis et que vous avez inscrit le Réel comme dimension associée, liée aux catégories du Symbolique et de l'Imaginaire, la référence à cette instance quatrième n'est plus nécessaire par cette topologie du nœud, n'est plus nécessaire, n'est plus indispensable pour tenir. Ce qui du même coup pose tout autrement la question de l'impossibilité ou pas du rapport sexuel, tout autrement.

Il y a dans ce que nous avons étudié deux assertions hétérogènes et bizarres. Il y en a une, et que vous avez très bien relevée, et qui dit qu'il n'y aurait de rapport sexuel qu'entre parent et enfant, étant considérées trois générations. Vous vous demandez pourquoi trois ? Eh bien on peut penser que dans la mesure où ce trois-là tient par référence non pas à un père imaginaire dans le réel mais à un père bien réel qui est celui de la lignée, ceux qui constituent les éléments de cette lignée forment un ensemble qui n'est pas vide mais qui est fait de ceux qui sont reconnus comme inscrits dans cette lignée. Et que donc du même coup, ce qui organise ces lignées entre elles, – succession des lignées ! – c'est-à-dire le phallus, eh bien fait qu'il peut y avoir rapport entre un, un et un. Le rapport est inscriptible, certes il est incestueux, mais en tout cas il est inscriptible. Ce qui est évidemment une assertion curieuse.

Mais à prendre les choses d'une autre façon que celle-là, si on tient, si on évalue la possibilité du rapport entre un « homme » (je mets le terme entre guillemets car il n'est pas défini à ce jour) et qui se tient dans l'Imaginaire, et puis une « femme » (elle n'est pas définie encore à cette occasion) et qui se tient dans le Réel, on voit bien de quelle manière le Symbolique serait en mesure, éventuellement, de faire qu'ils se rencontrent, cet « homme » et cette « femme », autour de ce qui à eux deux, du fait du Symbolique et donc du trou dans le Réel, de ce qui peut les réunir, peut les rassembler en tant que partenaires du sexe opposé, et cependant, je dirais réunir, rassembler dans une jouissance commune, partagée, et qui est celle, évidemment, puisque c'est le Symbolique qui les réunirait, de ce qui manque, de ce qui fait défaut, mais qui se trouve en quelque sorte célébrer, ce manque-même, des noces possibles.

Je vous le dis mal, bizarrement, parce que tout à l'heure lorsque j'essayais de préparer ce que j'allais là-dessus vous dire, ça se formulait plus clairement pour moi. S'il le faut je reviendrai là-dessus.

Mais du même coup, comme on le voit, c'est une disposition, et qui évidemment tient compte de ce qui s'appelle la castration, mais qui ne cherche pas à la célébrer, ce que fait l'union, notre union habituelle dans les couples. Parce qu'il y a toujours à sacrifier dans un couple, à sacrifier, renoncer à une part de sa jouissance. C'est je dirais la question qu'il interroge avec les nœuds, que vous avez si bien abordée au cours de cette journée, dans la mesure où cette représentation que je viens de vous donner n'est absolument pas exclusive. Rien n'affirme qu'elle soit une. Et donc la topologie qu'il développe avec également cette remarque qu'il nous faut bien faire : personne ne va affirmer que chacun d'entre nous est forcément constitué par un nœud unique. Peut-être que oui, peut-être que non, ou peut-être que ce nœud unique est susceptible de connaître des transformations. Mais qu'il s'agit donc, comme se présente ce que nous étudions, ce qui est en jeu, c'est la possibilité ou non d'un rapport qui serait effectivement sexuel, quitte à évaluer ce qu'il y a à payer pour ça. Donc c'est dans ce travail, ce parcours que nous essayons avec une difficulté dont je dois dire j'ai admiré la façon dont, grâce à ce que vous avez préparé, vous parvenez d'une certaine manière à vous jouer, et c'est la question qui est centrale et qui, comme nous le savons, est restée inachevée pour, là aussi, les raisons que l'on sait, Lacan va très vite et ne cherche pas à se faire comprendre. Il est intéressant que l'appui dans sa démarche il le trouve auprès de jeunes mathématiciens, pas des analystes, mais de jeunes mathématiciens qui ne savent absolument pas ce qu'il leur veut. Nous avons eu l'occasion de recevoir Thomé, et Thomé a pu nous dire que durant tout ce parcours, y compris avec Soury, ils n'ont jamais su ce que Lacan leur cherchait, leur demandait.

Je me réjouis que l'Association ait mis à son programme pour l'année prochaine, d'une part pour le groupe qu'animent Virginia [Hasenbalg-Corabianu] et Henri Cesbron [Lavau], l'étude du travail de Marc [Darmon] sur la topologie, l'étude, les commentaires, éventuellement s'il y a lieu des critiques. Je connais assez bien Marc [Darmon] pour savoir qu'il se

défendra vigoureusement et il aura bien raison, mais je crois que ceci donc dans les Mathinées Lacaniennes sera susceptible, je le pense, de nous faire avancer. Ça, c'est une première chose. Et deuxièmement, une tâche là que je partagerai avec Marc [Darmon] et qui sera la lecture borroméenne des **Cinq psychanalyses**. C'est-à-dire, est-ce que nous pouvons en donner un déchiffrement borroméen, et dès lors – parce que c'est quand même la question essentielle ! – essayer d'évaluer le type d'intervention qui aurait été envisageable, puisqu'à part donc le cas Schreber, qui est à part, pour les quatre autres, il faut bien dire les choses comme elles sont et admirer le courage de Freud, ce sont des ratages ? Et que la question d'ailleurs reste ouverte pour chacun d'entre nous, celui de la réussite ou du ratage de la cure. L'un et l'autre ! D'ailleurs je ne dirais pas que le ratage est forcément plus facile que la réussite, je ne dirais pas ça, mais aussi, du même coup, comment faire ? Et nous commencerons donc avec Marc [Darmon] par le cas Dora qui est le ratage le plus magnifique qui soit, le plus pathétique aussi, puisque, comme vous le savez, Dora a été repérée cinquante ans plus tard par un médecin new-yorkais – si je ne me trompe pas ! – étant dans un état aussi pitoyable que lorsqu'elle est venue voir Freud. Autrement dit avec ses mêmes symptômes, cette gêne laryngée. Elle a quelque chose là dans la gorge qui ne parvient pas à..., qui est accroché et qui ne peut pas, qui ne peut pas se débarrasser de sa parole-là, de ce qui accroche et qui ne parvient pas à être dit. Et donc le souhait, donc la possibilité qui nous est donnée dans l'Association, et grâce au bureau de l'Association, de poursuivre ce qui comme on le voit est la seule façon de ne pas devenir complètement idiot, c'est-à-dire de rester un peu vivant, ne pas être encroûté dans les savoirs consolidés, acquis, bien établis, et on jongle chaque fois que ça semble nécessaire. Et que nous entretenions quelque chose qu'on voit bizarrement apparaître – et je termine là-dessus – dans un dessin du nœud fait par Lacan. Il oppose – c'est bizarre ! - il oppose la vie et la mort qui occupent des secteurs différents dans le nœud. Le Réel, c'est-à-dire ce qui vient sans cesse déranger l'effet mortifiant de tous les acquis, le Réel qui vient dire : « cause toujours mon ami ! Tu crois t'être enfin arrêté, tu crois enfin avoir compris sans même considérer que du même coup, maintenant que tu es arrêté, tu es mort mon vieux, tu es mort ! Tu n'as plus rien à dire, plus rien à penser, plus rien à vivre ! Tu as déjà tout vécu. » Eh bien ce Réel, c'est la vie. Ce qui dérange, ce qui perturbe, ce qui défait les certitudes, les maîtrises, les positions.

Voilà, je ne vais pas développer le point que j'avais certaines difficultés à reprendre, enfin ça se fera d'autres fois, c'est-à-dire de ce qui pourrait être le rapport entre un **parlêtre** en position masculine et un **parlêtre** en position féminine autour d'un objet **a** partagé, alors que de sa position dans l'Autre, une femme ne peut qu'ignorer ce qu'est l'objet **a**. Donc ce qui serait autour d'un objet **a** partagé et qui entretiendrait le désir réciproque, non pas parce qu'il pourrait être saisi, mais parce que son approche serait susceptible d'assurer si possible un rapport sexuel, et par le manque-même qu'il continuerait d'introduire, entretenir le désir d'un couple qui serait peut-être – c'est un rêve, mais comme le dit Lacan, le rêve, notre réalité est un rêve – eh bien permettrait peut-être à ce couple de vivre autre chose que le compagnonnage homosexué, parce que la phallicisation... euh, n'admettre la femme qu'au titre de la phallicisation, ça concerne bien évidemment la rassurante organisation homosexuelle. C'est ce qu'on lui demande après tout : « Allez ma fille, sois un homme quand même quoi ! » Comme ça, l'autre, il pourra rester à la maison.

Donc voilà, j'évoque avec vous ce qui me semble porteur, en tout cas qui me porte dans cette affaire, et dont nous verrons les résultats.

J'ai la chance d'avoir... Ah, il faudra que je vous dise quand même quelque chose avant que je prie Marc [Darmon] d'intervenir, j'ai une annonce à vous faire, qu'on m'a demandé de vous faire et qui concerne notre actualité. Nous avons formé à quelques collègues qui appartiennent à la métropole et d'autres qui appartiennent au monde musulman, nous avons formé un groupe, un institut de recherches sur les incidences subjectives et sociales de l'identité, acronyme IDRIS, que certains d'entre vous peuvent reconnaître et savoir de qui il s'agit. Et donc IDRIS aura un premier colloque à Fez au mois de février 2017, donc les 17, 18 et 19, et ceux qui sont sensibles aux problèmes actuels, c'est-à-dire la guerre des identités, et qui, je ne dirais pas qu'elle s'annonce mais qui est déjà là, et qui est le prix payé par le refoulement fait dans notre culture des apports de Freud et de Lacan. C'est le prix payé, c'est bien fait ! Voilà, vous n'aviez qu'à accorder, accepter d'accorder un peu plus d'attention à ce qu'écrivait Freud et à ce qu'élaborait Lacan, l'opinion publique serait peut-être autrement organisée que par sa dépendance à l'endroit d'un signifiant qu'il suffit d'agiter, il suffit d'appuyer sur ce bouton pour mettre en marche, pour que se lèvent des foules obtuses, ignorantes. Et d'ailleurs, c'est sur ce thème que je vous dis aussi que l'École Pratique organisera une journée sur le populisme, ce que c'est que le populisme. Il n'est pas injuste que les psychanalystes là-dessus prennent quelques risques et disent en quoi ça consiste, puisque nous voyons très bien qu'Outre-Atlantique, mais aussi bien chez nous, ça peut très bien être la force dominante et qui ne serait pas sans conséquence sur notre vie quotidienne.

Marc [Darmon] est-ce que vous voulez bien faire les remarques qui vous plaisent, qui vous conviennent ?

## **Discussion**

**Marc Darmon** – Eh bien j'ai été très intéressé par votre proposition, qui n'est pas encore peut-être tout à fait claire d'un nœud du rapport sexuel, alors que le nœud a été présenté jusqu'à présent par Lacan comme le nœud du non-rapport, c'est-à-dire dans quelles conditions le nœud deviendrait le nœud du rapport, enfin votre proposition de qualifier « d'homme » le rond Imaginaire (**Ch. Melman** – Oui.), « femme » le rond Réel (**Ch. Melman** – Oui.) et de concevoir un objet commun, fait qu'effectivement dans les conditions que vous nous avez définies, c'est-à-dire une castration dont on ne se défendrait plus (**Ch. Melman** – Oui.), permettrait d'envisager effectivement une écriture du rapport.

**Ch. Melman** – Une castration qui ne serait plus recherchée et aimée comme telle. Parce que la castration sera forcément là. Mais en tout cas qui ne sera pas cultivée comme telle, qui ne déclenchera pas l'amour.

Mais pour dire une banalité, un truisme, il est frappant de voir qu'il est des jeunes aujourd'hui dont on peut dire qu'ils ne manquent de rien, et que ce qui leur manque, ils se le procurent par la délinquance. Ils ne manquent de rien ! Ils ont tout ce qu'il faut et on va leur proposer la castration. Et ils sont prêts à s'y donner, à y donner leur vie. D'autre part, nous savons très bien de quelle façon dans nos relations quotidiennes, le souci de ménager le ratage, de faire que ça foire...

On en parlait peut-être à midi avec Marc Morali qui a dû sortir, qui a dû partir. Un amour manifestement réussi – il est banal, les romanciers l'ont largement traité – peut provoquer la fuite. C'est donc je dirais une toute autre attitude, interprétation de la castration qui se trouve proposée à cette occasion. Je veux dire que la castration, contrairement au mythe qui chez nous l'organise, n'appelle pas le sacrifice. Elle est là ! De toute façon elle est là ! Elle n'a pas besoin que je sacrifie pour que s'entretienne le référent, l'instance référente, l'instance tierce, Dieu, pour veiller sur le maintien du désir. Donc j'apprécie ce que vous dites, et je trouve que c'est même un très bon départ à ce que nous essaierons d'avancer. Mais il est certain que le nœud met en place un tout autre rapport à ce qui s'appelait la castration qui devient l'impossible, et cet impossible, est-ce qu'il veut dire forcément, définitivement, qu'il veut dire l'impossibilité d'une rencontre entre ce qui serait non pas un phallophore et puis la pauvre créature qui en serait privée et à qui on va faire la bonté, la générosité de la faire partager je dirais un bonheur qui n'en est pas un ? Donc comment je dirais la castration est effectivement la condition d'un désir qui pourrait peut-être, telle que je l'ai esquissée... Mais la multiplicité des figures que propose Lacan, c'est que vraisemblablement il n'y en a pas qu'une possible, qu'il y en a d'autres. Il cherche comme il dit la trouvaille. Je ne crois pas mal interpréter ce qu'il appelle la trouvaille en l'interprétant comme étant l'écriture. Vous m'avez taquiné là-dessus une fois dernière, sur le fait que vous me demandiez de vous écrire ce qu'il en serait du rapport sexuel. C'est en tout cas ce qui anime là tout ce travail de Lacan et qui se termine par un échec, un échec où sa maladie joue un rôle qu'on ne peut tenir pour négligeable n'est-ce pas ? Et donc, pour ma part, je dirais que vos objections seront chaque fois, à chaque fois, les bienvenues et je l'espère profitables. Je ne m'avancerai pas là, pas plus que Lacan lui-même avec un savoir constitué. À partir simplement de cette vérification que dans le statut je dirais ouvert par la référence au ... Est-ce que dans l'Antiquité ils savaient ce que c'était que le rapport sexuel ? À mon sens il n'y a aucun doute ! Est-ce qu'il faut revenir au paganisme ? Ce n'est sûrement pas ce que je me permettrais de dire... Comment ils le savaient ? Ils avaient un truc quand même, c'est que La femme, parce qu'il y avait La femme, ils la mettaient de côté : elle avait son espace qui n'était pas l'espace public, c'était l'espace domestique où elle était la reine. Ils la mettaient de côté, et puis dans l'espace public, on s'amusait avec les courtisanes ou les étrangères.

**Jeanne Wiltord** – Est-ce que c'est pareil que dans l'Islam ?

**Ch. Melman** – Hein ? Vous entendez vous ? Ou je suis sourd ?

**M. Darmon** – Jeanne demande si c'est pareil que dans l'Islam ?

**Ch. Melman** – Si c'est pareil que dans l'Islam ? Non, je ne me hasarderai pas là-dessus. Non Jeanne, je ne saurais pas répondre.

**M. Darmon** – Vous parlez du gynécée ?

**Ch. Melman** – Non ce n'était pas un gynécée. C'était le fait que la sexualité n'était pas organisée par quelque limite que ce soit. Ce n'était pas un bord qui venait organiser la sexualité. Et puis comme on le sait, les dieux eux-mêmes venaient gentiment, aimablement se mêler aux vivants, et puis même à l'occasion forniquaient avec eux, c'étaient des dieux sympas hein !

Je vous ai arrêté peut-être ?

**M. Darmon** – Vous aviez parlé un jour d'un épisode de la Bible où il est question du rapport sexuel...

**Ch. Melman** – C'est Lacan qui l'évoque. Je ne saurais plus où, mais je suis sûr qu'il y en a parmi vous qui doivent le savoir, où il évoque le fait que, il est rapporté que les fils d'Israël s'arrêtèrent dans tel village et puis forniquèrent avec les femmes du lieu. Il ne s'agissait pas là de fonder une famille hein, ni même de...

**Jean-Jacques Tyszler** – ...Le roi Salomon !

**Ch. Melman** – Alors le roi Salomon c'est une autre affaire, mais c'est une affaire essentielle, mais... Le roi Salomon...

**Marc Nacht** – L'interdit pouvait être vigoureux aussi comme en témoignent certains épisodes bibliques où justement, ceux qui forniquaient avec les belles étrangères se trouvaient trucidés. C'est l'histoire de Pinhas.

**Ch. Melman** – Oui mais bien sûr ! Mais Moïse, attendez, les belles étrangères... il n'a pas épousé une fille de la tribu hein ! Il a épousé, il a fait un mariage mixte !

**M. Nacht** – Je peux vous poser une question ? Le sexuel est traumatique. Vous l'avez dit : le traumatisme fondamental c'est le sexuel. On ne m'entend pas ? Ah bon, eh bien peut-être que c'est le micro, peut-être qu'il est traumatisé aussi. Le traumatisme fondamental c'est le traumatisme sexuel. Et c'est à partir de ce choc que quelqu'un peut être conduit en analyse. Ça peut être un choc symbolique ou un choc historique. Je vous cite là.

**Ch. Melman** – Si j'ai dit ça je vais me gronder !

**M. Nacht** – Ma question c'est : est-ce que la passion de l'ignorance que nous partageons d'ailleurs tous peu ou prou, bien que nous nous débattions pour nous en défaire, cette passion de l'ignorance qui, est-ce que c'est quelque chose qui est dicté dans le cours de notre défense contre le traumatisme, et donc qui se répéterait constamment, et donc qui nous empêcherait finalement d'avoir un rapport avec le Réel et des rapports et des co-rapports avec le Réel ? Si je vous ai bien saisi, nous nous efforçons de réaliser ça, et que là, eh bien on se heurte toujours finalement à une résistance renouvelée parce que nous nous coltinons le Réel et puis ça nous réveille la passion de l'ignorance.

**Ch. Melman** – Oui, mais je ne le dirais peut-être pas tout à fait comme ça. Je dirais plutôt que la passion de l'ignorance, c'est que nous voulons préserver une zone d'ombre. (**M. Nacht** – Ah ! Oui.) Je veux dire que nous n'acceptons pas la... Du reste paraît-il, bon, le siècle des Lumières, etc. Le siècle des lumières évidemment s'est lui-même construit autour de zones d'ombre essentielles à protéger, et nous en avons la passion puisque c'est depuis ces zones d'ombre, c'est-à-dire non symbolisées et difficiles à imaginer, puisqu'il fait nuit, on n'y voit rien. C'est à ces zones d'ombre que nous attribuons de façon tout à fait mythique je dirais le domicile des autorités qui nous régissent et de l'instance rectrice du désir. Et donc attention, il ne faut pas être sacrilège. C'est une très vieille histoire... Bon !

Marc, vous voyez d'autres choses ?

**M. Darmon** – La façon dont... Une des questions pendant ce séminaire c'est : qu'est-ce que nous pouvons dire de notre pratique, puisque Lacan dans *Les Écrits techniques* traite de cette question, c'est-à-dire de la distance qu'il y a entre notre pratique et la façon dont nous en rendons compte, la théorie ? Et inversement, quelles sont les conséquences dans notre technique, dans notre pratique, de la théorie que nous faisons ?

**Ch. Melman** – Alors ça c'est un point essentiel évidemment, mais qui est un avatar, cette question-là, d'une question que je qualifierais de princeps et que nous n'étudions pas, c'est-à-dire la façon dont la motricité chez l'enfant se développe, se met en place à la mesure de ses acquisitions phonématiques. Il y a, la clinique de l'enfant est riche de ceci, c'est que les défauts de l'acquisition, les retards d'acquisition du langage vont être cause d'un handicap moteur, et pas seulement d'un handicap, mais de manifestations motrices qui paraissent aberrantes, incompréhensibles, des impulsions, des gestes non significatifs, etc., et nous ne connaissons semble-t-il pas la façon dont la motricité chez le bébé se développe je dirais en synchronie avec son acquisition des phonèmes. Donc la question que vous soulevez du rapport de la pratique à la théorie, à mon sens, de façon très rapide et arbitraire, est un dérivé de cette question essentielle. Je veux dire, Lacan dira que la psychanalyse est une pratique. Il semble bien vouloir souligner que finalement, ce que je fais, lorsque je le fais, je ne me suis pas forcément référé à telle page du bouquin d'untel qui est une référence théorique. Je l'ai fait parce que ça me semblait spontanément juste, ça me semblait bien. Je peux éventuellement dans un second temps en donner des justificatifs, des justifications théoriques. Mais dans un premier temps ça peut s'imposer à moi. Ce qui est en jeu-là, c'est que nos fonctionnements sont régis bien entendu par l'inconscient. C'est clair ! Mais que cet inconscient il est lui-même tributaire d'une certaine forme de savoir. Et l'articulation entre la pratique que commande l'inconscient et ce savoir dont l'inconscient est, je dirais, le reste, le produit, le reliquat, le résidu, il y a là un **gap** que nous ne connaissons pas parce qu'il n'est pas mis à l'étude.

Il y avait notre cher ami regretté Claude Dorgeuille, il a écrit des bouquins de techniques instrumentales, aussi bien le piano que la flûte, qui étaient des bouquins extrêmement techniques justement, et il voulait bien me dire après avoir écrit son bouquin sur la technique du piano et qui détaille tous les muscles et le jeu des muscles concernés, mis en mouvement dans cette pratique, que s'il voulait appliquer ce qu'il enseignait donc, il ne pourrait plus jouer. Et tous ceux qui ont fait de la musique savent de quelle manière des enfants extrêmement doués se sont retrouvés sérieusement mis en difficulté par l'apprentissage ... Il y a donc là, je dirais, une balance qui est délicate à tenir puisqu'elle risquerait sans cesse de tomber dans ce qui était la recommandation des dames de l'Association freudienne <sup>1</sup> (sic): « la théorie on s'en fout, vous savez tous comment faire. Vous n'avez qu'à vous laisser faire et puis vous verrez, ça marchera tout aussi bien ». Ça n'est pas je dirais... si c'était le dernier mot, ce serait non seulement en soi obscurantiste, mais en plus ce serait faux. Mais c'est un point auquel il serait très intéressant d'accorder de l'attention.

**J.-J. Tyszler** – Je peux vous dire un tout petit mot sur ce point ? Parce que ça me fait penser au début de votre propos. Par exemple il y a quand même des collègues actuellement qui travaillent sur le point que vous signalez, mais qui n'est pas suffisamment arpenté, mais il y a des collègues à Sainte Anne ou dans d'autres hôpitaux qui travaillent sur le point que vous repérez, inconnu au bataillon effectivement, entre motricité et langage si je puis dire, enfin ce jeu complexe. Alors où vous avez raison, c'est qu'il faut à tout prix que des psychanalystes soient présents dans des endroits comme ça, ne pas laisser ça aux neurosciences. Mais ça se fait et puis ça revient à ce que vous disiez au tout début, c'est que tout n'est pas dans Lacan effectivement. Si le seul signifiant qui nous conjoint c'est la lecture intégrale, mais que le texte de Lacan, on ne trouvera jamais les champs nouveaux à arpenter. Et quand vous disiez au départ qu'au fond l'objet qui

nous est commun c'est d'abord le Réel, c'est dans ce sens je crois que vous le disiez, c'est-à-dire accepter qu'il y a tellement encore à trouver, à arpenter, à décrire. C'est ça que vous sembliez dire au début.

**Ch. Melman** – Il y a, comment dirais-je ? Que tout ne soit pas dans Lacan est théorisé par lui-même et non seulement ce n'est pas sa prétention mais c'est en outre la leçon qu'il nous donne. Mais ça ne veut pas dire que du même coup, c'est ce point que je me permettrais de reprendre avec vous, ça ne veut pas dire que l'éclectisme soit heuristique, car l'éclectisme c'est simplement changer de monde, et donc changer d'objet, ce n'est plus le même objet. N'est-ce pas ?

**M. Nacht** – Je tombe là-dessus, pour Augustin, c'est un passage que Bigot avait cité et justement on s'y retrouve presque, là.

**Ch. Melman** – Oui je sais qu'Augustin me cite souvent, oui.

**M. Nacht** – Vous voyez, il vous cite !

« Cette volonté se découvrait à moi par les mouvements du corps, par le langage naturel à toutes les nations, qui consiste en jeux de physionomie, clins d'yeux, gestes, ton de la voix, truchement de l'âme. »

**Ch. Melman** – Mais oui ! Mais oui vous avez raison. Bravo !

**M. Nacht** – Je n'y suis pour rien.

**Ch. Melman** – Bon merci.

**Transcription : Solveig Buch, Érika Croisé Uhl.**

**Relecture : Monique de Lagontrie, Dominique Foisnet Latour, Louis Bouvet.**

1. NdT : l'École freudienne.